

avance de quatre années ; cependant je vous réponds qu'il ne sera pas le plus fort. S'il s'agissait d'une langue vivante, dont il faut apprendre la prononciation et la *pratique usuelle*, il en serait autrement ; on ne saurait commencer trop tôt. Mais pour des langues mortes qu'on n'est appelé à parler que par exception, on ne doit en commencer l'étude que lorsque l'esprit a atteint un certain développement ; et, si l'on veut me croire, on s'en trouvera bien. J'avoue que l'étude de ces langues peut être une excellente gymnastique pour les facultés mentales de l'enfant ; mais cette gymnastique qui est censée conduire à tout, ne conduit à rien. Faites faire les mêmes exercices gymnastiques avec une langue vivante, de l'histoire, du calcul, de la géographie, de la géologie, de la botanique ; vous aurez contribué dans la même mesure au développement de l'intelligence, et vous aurez mis au moins dans l'esprit de l'enfant des notions dont il pourra faire une application immédiate au sortir de son cours. Dans le premier cas vous aurez fait un bon élève, dans le second, vous aurez formé un homme instruit. Le latin et le grec ne sont indispensables que pour des cas isolés ; toutes les autres branches sont indispensables presque dans tous les cas. Si vous aviez à former un homme destiné à passer sa vie sur la mer, considèreriez-vous qu'il fallût lui apprendre d'abord et pardessus tout à bien nager, de crainte qu'il ne lui arrivât de tomber à l'eau ? Pas du tout ; vous lui enseigneriez plutôt à conduire et manœuvrer un navire, à bien se servir des cartes, à faire son point, etc ; la natation ne viendrait que par surcroît et, pour ainsi dire, pardessus le marché. Or, dans la plus grande partie des professions qu'un homme est appelé à exercer, les langues mortes lui servent encore moins souvent que la faculté de nager ne sert à un navigateur.

Donc, et pour me résumer, notre instruction supérieure n'est pas pratique, n'est pas logique, voilà le mal ; il faut la modifier et la réformer ; voilà le remède. Maintenant, ce n'est pas à moi, naturellement, d'appliquer ce remède. Je suis comme un malade qui dirait à son médecin : Vous m'avez fait subir un traitement que vous croyiez bon ; eh ! bien, loin d'améliorer ma santé, il l'a rendue plus mauvaise ; pourtant, ma constitution est bonne et j'ai suivi de point en point vos prescriptions, donc, vous avez dû faire erreur ; s'il en est temps encore, essayez autre chose ; sinon, que mon expérience vous aide du moins à en sauver d'autres plus heureux que moi.

On pourrait consulter avec fruit à ce sujet le cours d'études qui se donne dans nos écoles normales, et voir les résultats qu'il produit : bien des gens qui n'en connaissent rien seraient peut-être très-étonnés de

constater ce qu'on peut apprendre en cinq années, avec de la bonne volonté et surtout un bon programme, une bonne direction. Qu'on jette aussi un coup d'œil sur le système suivi dans le Haut-Canada et aux États-Unis. Ce système je n'ai pas eu occasion de l'étudier moi-même, mais j'ai pu en voir les résultats chez les élèves de ces pays qui sont venus—pour apprendre le français—terminer leur cours dans l'institution où j'ai reçu mon éducation. Ils étaient, sans contredit, bien plus forts que nous.

Je crois que les idées que j'ai émises valent la peine qu'on les examine et qu'on les étudie. Je parle avec conviction et par expérience. Du reste, je suis bien loin d'être le seul de cet avis.

NAPOLÉON LEGENDRE.

QUELQUES HEURES DE VOYAGE (1)

On a déjà écrit et imprimé tant de voyages à Paris qu'il serait aisé de se faire une bibliothèque uniquement composée de ce genre d'ouvrages, et il paraît bien superflu d'ajouter un nouveau volume à cette série déjà trop longue ; cependant on ne saurait refuser à aucun voyageur le droit d'écrire son propre voyage, pas plus qu'on ne pourrait interdire à un quidam quelconque de nous narrer sa biographie, sous le plaisant prétexte qu'il n'est ni roi, ni empereur, ni Goethe, mais seulement quelque chose comme veilleur de nuit ou docteur en philosophie. Chacun vit, pense et voyage autrement que son prochain, et en fin de compte, il s'agit moins du voyage et de la description que de savoir si l'on trouve autant de lecteurs que je m'en souhaite.

Ce serait en vain d'ailleurs, que l'on chercherait à trouver dans mes notes combien il faut à un jeune homme de milliers de thalers par mois pour couvrir ses dépenses ; ce serait en vain que l'on y chercherait des indications sur les meilleures couchées, les restaurants les plus chers, les tours les plus hautes et les rues les plus larges. Il serait absurde de les prendre pour un guide des voyageurs, et de s'attendre à y trouver des effusions de sentiment ou des détails exacts sur un monument remarquable. Je n'écris point pour avancer ou enrichir la géographie, je ne

(1) Adapté de l'allemand pour la *Revue* et tiré des œuvres complètes de *Wilhelm Hauff*.